

## Avant-propos Je mets les bouts

Je rêve que je suis innocent  
Que je traverse des champs de blé  
Et des rivières de sang.

J'inonde mon esprit  
De mots et de caresses volés,  
De livres et de chants proscrits.

J'avance sans me prendre au jeu  
J'écoute, mais sans interpréter  
J'attise la colère de mon feu.

Je prends la route avec le doute  
De retrouver ma culpabilité  
Pour qu'elle me sorte de ma soute.

25/05/01 J. V



## Chapitre 1

### L'incident

Paul fit deux pas en arrière, et observa le corps de Rémy, recroquevillé sur lui-même à la manière d'un fœtus.

Toutes tremblantes, ses mains cherchèrent la tablette du confiturier afin de s'y cramponner solidement.

Comment son meilleur ami pouvait-il se retrouver là, allongé sur le tapis de son salon, le corps sans vie ?... Comment un visage humain pouvait-il prendre une teinte violette aussi étonnante ?... Comment sa vie, si parfaitement réglée, avait-elle pu devenir la réplique d'une de ces mauvaises séries du samedi soir ?... Comment les choses avaient-elles pu aussi mal tourner ?... Comment ?...

Voilà le genre de questions aberrantes et désordonnées qui défilaient à tort et à travers dans sa tête.

Il fallait dire que, deux heures plus tôt, un verre de Martini blanc à la main, il rêvassait paisiblement sur son brillant avenir, et qu'en seulement quelques heures tout s'était écroulé, son bel avenir et sa sérénité.

Le dos calé entre l'angle du meuble en pin et le mur, il examina minutieusement ses mains avec un intérêt tout particulier, comme si elles ne lui appartenaient plus. Il les contempla en s'étonnant de leur extraordinaire longueur ; une longueur qu'il n'avait jusque-là jamais remarquée.

Quelle surprise pour lui de constater, alors que ses doigts entouraient solidement le cou de Rémy, que ceux-ci pouvaient en faire entièrement le tour.

Il s'en voulait d'avoir ce genre de pensées déplacées, mais il ne pouvait les empêcher de proliférer.

C'est à ce moment précis que l'horreur de la situation lui apparut, aussi étincelant et dévastateur qu'un éclair blanc déchirant l'azur. Et, comme s'il en avait ressenti l'impact, il s'écroula lourdement sur le plancher.

Une chose était sûre : il était en train de devenir fou, de sombrer doucement mais sûrement vers une folie troublante et avenante.

Il resta là deux minutes accroupi, la tête entre les genoux, à se balancer de droite à gauche comme un dément.

Il aurait pu tout aussi bien rester là à se dandiner ainsi indéfiniment, mais une force invisible l'obligea à se redresser et à reprendre le contrôle. Il fit un effort, qu'il considéra surhumain, et se dirigea vers le téléphone.

Tout à fait conscient que plus aucune solution ne pouvait aider son ami, il devait néanmoins en avvertir les autorités compétentes.

Lesquelles ?... Qui devait-il prévenir ? La police, le Samu ou bien les pompiers ?...

La police lui parut la plus appropriée. Compte tenu de l'état général de Rémy, se dit-il, le Samu ne pouvait plus grand chose pour ce malheureux.

Oui, la police prendrait l'affaire en main, classerait rapidement ça en homicide involontaire, et le laisserait reprendre sa vie là où elle avait été suspendue. Un agent lui poserait quelques questions, prendrait quelques empreintes, et ce serait tout... Cela ne devait pas l'inquiéter outre mesure.

Bien que ces derniers événements l'aient beaucoup plus affecté qu'il ne l'aurait imaginé, Paul venait de retrouver cette belle assurance qui le caractérisait.

Et puis d'ailleurs, que pouvait-on lui reprocher ? Il ne s'agissait de rien d'autre que d'un accident... Un cas banal de légitime défense... C'était bien Rémy qui s'était jeté sur lui le premier en le menaçant de mort. Lui, il n'avait fait que se défendre, défendre sa vie... il était dans son bon droit.

Certes, un drame qui n'aurait jamais dû se produire s'était produit, un accident qui aurait pu être évité ne l'avait pas été... mais tout de même sa vie avait été menacée ! Qu'aurait-il dû faire ?... Se laisser poignarder sans broncher ?...

Son ami avait brandi une arme blanche à seulement deux centimètres de son visage, et Paul avait lu dans les yeux de Rémy qu'il aurait été capable de s'en servir... Qui, à sa place, se serait laissé faire ?... Qui aurait accepté la mort sans combattre ?... Qui ?... Sûrement pas Paul en tous les cas... Pas Paul Saultier qui avait, à lui seul, créé quatre entreprises d'une cinquantaine de salariés... Pas ce même Paul, fou de sport de glisse et de compétition en tout genre. Pas cet homme qui ne s'était jamais laissé marcher sur les pieds, pas même par ses parents ou par une quelconque autorité...

Ses tempes se mirent brusquement à vibrer sous l'impact de son rythme cardiaque. Et, tandis qu'il se saisit du combiné du téléphone, il jeta nerveusement un coup d'œil dans le salon.

Son appartement paraissait parfaitement paisible, ignorant la tragédie à laquelle il venait d'assister. Même Paul, en faisant un effort pour ne pas baisser les yeux, pouvait, lui aussi, l'ignorer un instant.

Comment Rémy l'avait-il su ? se demanda-t-il. C'est alors qu'il comprit, comme une soudaine révélation, il comprit que Rémy ne l'avait jamais su et qu'il n'avait fait que prêcher le faux pour savoir le vrai, telle avait été sa manœuvre destructrice. Rémy n'avait fait que le soupçonner, et lui, se sentant acculé, lui avait tout avoué.

— Quel con ! Mais quel pauvre con je fais, se mit-il à geindre.

Il raccrocha violemment le combiné avant que le message préenregistré du commissariat ne se répète pour la cinquième fois, puis il le décrocha de nouveau. Mais le même message à la voix métallique l'accueillit.

— Grand Dieu, n’y a-t-il personne pour m’aider ? hur-la-t-il de désespoir.

Le port de Marseille, qu’il pouvait embrasser d’un seul regard à travers les vitres de son salon, lui parut pour la première fois d’une tristesse affligeante. Même les reflets d’argent, que les rayons du soleil dardaient sur l’eau, paraissaient ternes, comme salis.

L’oreille rivée au combiné, il eut l’impression de voir le bras de Rémy remuer. Aussitôt, il se précipita auprès de son ami.

— Sa... Salaud... toussa bruyamment Rémy qui reprenait connaissance.

— Rémy, bon sang ! Comment te sens-tu ?

— Salaud... répondit Rémy dont le visage reprenait des teintes plus naturelles.

— Si tu savais comme je regrette... Je n’ai fait que me défendre... Tu comprends... Je te demande pardon, s’apitoya Paul.

Il se rapprocha prudemment de Rémy, puis attrapa un des coussins du canapé et en suréleva sa tête.

Rémy, ayant récupéré en partie ses esprits, le repoussa si férocelement qu’il bascula en arrière.

— Je te demande pardon, je ne voulais pas, lança Paul d’un air dubitatif.

— Tu as voulu... ! Me tuer... Tu as voulu me tuer, cracha Rémy.

— Mais non, non... Non, je me suis défendu... Je suis désolé...

— Salaud ! menteur !... Meurtrier ! Meurtrier...

— Si tu savais comme je suis désolé... Comme je suis désolé... Je suis désolé... Désolé...

## Chapitre 2

### À bord

— Désolé...

— Quoi ? Pardon ?... demanda Paul qui venait d'être réveillé brusquement.

— Je suis désolé, monsieur, mais je dois accompagner ma petite fille aux toilettes... Vous pourriez surveiller nos affaires, s'il vous plaît ? demanda la vieille dame qui occupait le siège de la rangée d'en face.

— Non... Je veux dire, bien sûr que non, cela ne me dérange pas ! répondit civilement Paul.

Le geste brutal qui avait accompagné son réveil avait ranimé plusieurs douleurs musculaires.

Il se massa l'épaule droite en battant faiblement des paupières.

— Merci bien ! fit la vieille dame avant de se diriger à l'avant du train avec la fillette.

Paul, plutôt vaseux, les regarda s'éloigner un bref instant, puis s'assoupit de nouveau, espérant ne plus faire de cauchemar.

\*

— Excusez-moi, cette place est prise ? demanda une élégante jeune femme.

Les yeux fermés, Paul ne répondit pas.

— Tu ronchannes ? répliqua-t-elle.

— Tu en as mis du temps... Qu'est ce que tu fabriquais ? demanda Paul à son tour.

— O.k, c'est sûr tu ronchannes, dit-elle en prenant place à ses côtés.

— Non... Allez, viens là !

— Je n'aime pas quand tu me fais ces yeux là !

— Ces yeux-là ?... fit Paul en fronçant les sourcils.

— Tu sais très bien ce que je veux dire... Je te trouve effrayant lorsque tu fais ça.

— Ok, c'est promis, je m'abstiendrai !

— Ça te va bien de me faire des reproches, je te rappelle que tu m'as laissé poirotter trois quarts d'heure devant la gare et que je ne t'ai fait aucune réflexion !

— Très bien, très bien, je m'excuse ! Ça te va ?

— Oui, ça me va, fit-elle en arborant une moue boudeuse ; si tu veux tout savoir, c'était Michèle qui ne voulait pas me lâcher la jambe...

— Pourquoi ne restes-tu pas ici pour téléphoner ?

— Non, j'ai l'impression que tout le monde écoute ma conversation... Je ne peux pas parler aussi librement que je le voudrais... Non, ça me gêne vraiment. Je n'ai pas envie d'emmerder tout le monde avec les problèmes de boulot de ma chère sœur, dit-elle en balayant le wagon du regard.

Paul sourit distraitement devant un tel comportement.

— Je crois vraiment que tout le monde se fiche de tout le monde ici... En plus, il n'y a personne d'autre que nous pour l'instant...

— Peut être, mais je ne m'en fiche pas, moi... Un point c'est tout...

— Qu'as tu dit à ta sœur ? demanda Paul plus sérieusement.

La jeune femme le dévisagea tout d'abord avec dureté, puis ses traits s'adoucirent.

— Ce que nous avons convenu, bien sûr... Que je parlais pour un séminaire d'une semaine en Autriche...

— Elle y a cru ?... demanda-t-il sur le même ton.

— Pourquoi ne l'aurait-elle pas cru ?... Je vous rappelle pour mémoire que j'ai pris des cours de théâtre moi, monsieur !

— C'est bien... Très bien, chérie... fit-il en l'embrassant savamment.

Elle lui en voulait un tout petit peu qu'il ne lui fit pas plus confiance que ça. Après tout, ils avaient bravé plus d'une fois les interdits ensemble, et s'en étaient toujours tirés. Elle lui en voulait, mais juste un petit peu, suffisamment pour le désirer davantage.

La dernière fois que Caroline et Paul avaient fait l'amour, cela remontait seulement à la veille de leur départ, et pourtant le feu qui consumait la jeune femme ne cessait pas de croître. Le simple souffle de la voix de Paul sur son cou, ou bien ses longs doigts entre les siens, pouvait presque lui déclencher un orgasme. Avec lui, elle était devenue un objet d'attente sexuel, une entité frissonnante et haletante.

Cela faisait des mois qu'ils préparaient cette excursion, cela faisait des mois que, chaque nuit, en rêve, elle la vivait.

La soirée précédant leur départ, ils devaient se retrouver chez lui, mais au dernier moment, il lui avait suggéré de passer la nuit à l'hôtel. Au début, Caroline avait trouvé cette idée stupide, car il y avait bien longtemps qu'ils ne fréquentaient plus les chambres d'hôtel ; par la suite, elle s'était dit que non seulement cela pouvait être très romantique, mais surtout follement affriolant. Finalement, elle ne lui avait pas demandé ses raisons, et tous deux avaient passé la nuit entière à faire l'amour.

Les caresses que Paul distillait avec savoir lui avaient permis d'atteindre par trois fois le septième ciel, chose qu'elle pensait impossible pour une femme normalement constituée.

Par trois fois, elle avait senti son corps lui échapper, échapper à son contrôle et à ceux de ses muscles. Par trois

fois, elle avait connu la petite mort. Et pourtant, ici, assise à ses côtés, son corps brûlait et en redemandait.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?... demanda Paul qui essayait de retenir la main de sa compagne.

— J'en ai très envie !... Hum !... soupira-t-elle en mettant la tête sur ses genoux et en commençant à lui déboutonner le pantalon.

— Tu es folle, fit-il en regardant nerveusement le long du couloir et dans la glace au-dessus de lui.

Voyant qu'ils étaient seuls à bord, Paul finit par s'abandonner aux caresses expertes.

Le wagon qu'ils occupaient se situait à l'avant du train, la première voiture après la locomotive. Celle-ci, à part Caroline et Paul, était seulement occupée par une gentille vieille dame et sa petite fille. Ces deux dernières, absentes de la salle à couloir central, leur laissaient le champ libre. En effet, en cette saison et au beau milieu de la semaine, très peu de voyageurs se trouvaient à bord du train Corail 4828 reliant Marseille à Bordeaux, le plus grand nombre de passagers voyageant en seconde, à l'arrière du train.

Seul l'horizon, qui défilait de chaque côté du train comme une production des frères Lumière, assistait silencieusement à cet échange coquin.

Le contrôleur, par le truchement de l'interphone, leur indiqua que le train allait entrer en gare de Montpellier dans une vingtaine de minutes ; Paul, à deux doigts de jouir, ne s'en soucia point.

\*

— La petite dame est souffrante ? demanda leur voisine de wagon.

Le visage penché juste au-dessus de Paul, la vieille dame venait d'apparaître sans que celui-ci l'entendît venir.

— Heu... Oui, oui un petit peu, mais ça va... Va aller... fit Paul très gêné.